

Solomon Tshekiso Plaatje : de Mafeking à Mmabatho...

LE 11 octobre 1899 commençait la guerre anglo-boer. Dès le 14 les troupes du général boer Cronje mettaient le siège devant Mafeking, qui est aujourd'hui avec son faubourg Mmabatho la capitale de la nouvelle province sud-africaine du Nord-Ouest. C'est là que Nelson Mandela a prononcé l'un des derniers discours de la campagne électorale, au cœur de ce qui était, jusqu'en avril 1994, la capitale du « Bop », l'ex-bantoustan du Bophuthatswana.

Mafeking — les rochers en setswana — était le site d'un gros village des Tshidi Barolong, clan tswana, avant qu'une gare ne s'ouvre sur la ligne de chemin de fer qui reliait la ville des diamants, Kimberley, à cet autre eldorado, la Rhodésie. Vers l'Ouest la steppe tswana annonce le Kalahari, alors qu'au Nord les pistes passent entre le Limpopo qu'elles laissent poursuivre son cours à l'Est et le delta de l'Okavango qui alimente le Zambèze : en saison de fortes pluies les cours d'eau du delta se déversent dans les chutes Victoria. En 1885, Mafeking devenait capitale de la colonie du Bechuanaland et du protectorat du même nom (l'actuel Botswana). Une garnison fut établie en ce point qui se trouvait au carrefour de la voie de chemin de fer et de la route reliant le Sud-Ouest africain allemand à Prétoria. Plus de 5 000 Noirs et 1 700 Blancs y vivaient à la fin du siècle.

Soixante-dix ans après le siège,

en 1969, était découvert à Mafeking dans la maison d'un des chefs des Barolong, S. Molema, le journal de l'interprète officiel du tribunal, Solomon Tshekiso Plaatje, lui-même morolong (singulier de barolong), compétent en setswana, sesotho, afrikaans et xhosa. Tenu d'octobre 1899 à mars 1900, ce texte offre suivant les propres termes de son inventeur et éditeur, l'anthropologue John Comaroff, « le regard d'un Noir sur une guerre de Blancs ». Les Barolong savaient que l'enjeu de ces combats les concernait : ils avaient déjà lutté contre les Boers près de 20 ans auparavant lorsque ces derniers avaient accaparé leurs pâturages, et réclamé des impôts, en inventant une de ces « Républiques coloniales » qui fleurissaient là où les colons boers voulaient se défaire de la tutelle britannique, la République de Goshen.

Les Barolong savaient qu'ils n'avaient pas grand-chose à attendre des Boers ; ils les avaient pourtant accueillis avec amitié en 1837 lors de la grande migration des « traqueurs de l'avant », les « Voortrekkers », et Plaatje, premier romancier noir anglophone de l'Afrique du Sud, racontera cet épisode de l'histoire de son pays dans son roman *Mhudi* (écrit en 1919, paru en 1930, réédité en 1978). Les troupes boers devaient demeurer 8 mois devant Mafeking, pendant lesquels l'Empire britannique se passionna pour la défense de la ville, en lisant les dépêches des correspondants de

guerre. Le défenseur de Mafeking, le colonel Baden Powell, fut considéré comme un héros en Angleterre après la guerre. Le nom de la ville devait même devenir un nom commun pour exprimer la joie, « to maffick », « faire la fête », comme à l'occasion de la levée du siège, le 17 mai 1900. Enfin la légende dorée du scoutisme fait remonter au siège l'idée d'une organisation paramilitaire des adolescents, à l'image de ce que Baden Powell avait fait avec la population de Mafeking...

Dès le début de la guerre, le siège mobilise des forces importantes : 10 000 Boers assiègent les 1 100 Anglais du régiment du Bechuanaland et leurs supplétifs africains. L'un des objectifs de Baden Powell est ainsi atteint, puisqu'il s'agit d'abord de détourner les Boers d'attaquer immédiatement le Natal et Durban, où les Anglais sont en situation de faiblesse et risqueraient de perdre le contrôle du port, vital pour la poursuite des opérations. Les premières semaines, la guerre reste « civile » : les hostilités cessent le dimanche pour le cricket et les services religieux. Baden Powell fait creuser 400 abris, 15 kilomètres de tranchées, installe des téléphones et attend l'assaut : il aura lieu le 30 octobre : les Boers attaquent le « kopje », le tertre du canon, sur lequel se trouvent un canon vétuste et quelques mitrailleuses. La bataille est rude mais les assaillants sont repoussés. Cet assaut sera le tournant du siège ; le 19 novembre le général Cronje se retire avec la plus grande partie de ses troupes, laissant cependant un énorme canon, de fabrication française, qui se chargera tout au long des six prochains mois de rappeler leur sort précaire aux assiégés. Sur les 1 100 défenseurs de Mafeking, 233 seront blessés et parmi eux

115 mourront. Les obus de « Big Ben », le canon français à la régularité d'horloge, ne font pas de discrimination raciale. Ils rythment le journal de Sol Plaatje qui témoigne de la terreur qu'ils inspiraient : ils tombent, toujours vers 7 heures du soir, un peu au hasard et ricochent n'importe où, tantôt dans l'hôpital, tantôt à proximité du tribunal, tuant parfois, entretenant en permanence un climat d'angoisse qui n'aura pas raison de la détermination des assiégés : Baden Powell s'y entendait autant pour soutenir le moral de ses troupes que, plus tard, pour faire sa propre publicité ! La guerre se durcit en 1900 : le rationnement devient sévère et les assiégés en sont réduits à manger les chevaux, ce qui choque notre auteur, en bon Morolong anglicisé, et fait ricaner les détracteurs de « BP », ce « colonel de cavalerie qui creuse des tranchées et mange ses chevaux », en guise de plan de bataille !

Les Barolong ont droit à du grain, mais la viande est d'abord rationnée pour eux avant de l'être pour les Blancs, comme le remarque acide l'interprète. De plus la ville a accueilli plus de 2 000 réfugiés africains (Zoulous, « Zambéziens »), qui constituent une charge, car eux, à la différence des Barolong, ne peuvent compter sur leur bétail. Le traitement que Baden Powell réserva aux Africains en général et aux réfugiés en particulier, a donné lieu à une vive polémique, dans laquelle le commandant de la place fut accusé d'avoir affamé la population africaine pour nourrir les Blancs. Une biographie récente rétablit les faits dans leur complexité : si Baden Powell n'était pas un militant de l'égalité raciale, il n'était pas non plus l'affameur raciste que certains ont voulu faire

de lui. Sol Plaatje remarque à plusieurs reprises les différences de traitement entre Blancs et Noirs, mais note surtout combien le manque de nourriture était le lot commun. Une autre polémique avait surgi peu après la fin de la guerre et portait sur la nature des efforts demandés aux Africains : avaient-ils eu un rôle offensif et pas seulement défensif ? Avait-on eu recours à des « indigènes » pour attaquer les Blancs ? Avec lucidité le jeune Sol Plaatje — il n'a que vingt-trois ans — pose clairement le problème dans son journal :

« En général la question indigène a toujours été depuis l'abolition de l'esclavage, la plus grave question du moment... Le présent siège ne fait pas exception et j'ai décidé de citer la lettre suivante, qui est de notoriété publique :

Le 8 décembre 1899
Baden Powell au Général Snyman,

Vous vous plaignez d'attaques des indigènes... Laissez-moi vous dire, en tant que Blanc s'adressant à un autre Blanc, que les indigènes sont exaspérés de vos vols de bétail et des incendies de leurs fermes. Ils se disent neutres à l'exception des Barolong de Mafeking qui ont à se défendre devant votre invasion. Je dois vous prévenir que les indigènes pensent à d'autres actions si vous continuez à occuper leur territoire... Avant le début des hostilités le Haut-Commissaire a ordonné aux indigènes de se tenir tranquilles et de ne pas prendre les armes, sauf si leur territoire était envahi, auquel cas ils auraient parfaitement le droit de se défendre. » (1)

Dans sa réponse à Snyman, le général Boer qui avait succédé à

Cronje, Baden Powell ne cache pas que la légitime défense est un droit des Africains, et il a une conception assez large de ce rôle. Il cherchera à la fin des hostilités à faire décerner une décoration (la Victoria Cross) au chef des Barolong, mais se verra répondre par l'Administration de sa Gracieuse Majesté qu'un certificat suffira largement à contenter ces indigènes... Ces hésitations, la nécessité de compter avec la population indigène, de négocier avec les Barolong, de ne pas se comporter en conquérant arrogant, donne l'espoir à Sol Plaatje d'une évolution positive pour les « évolués » comme lui. Il sait qu'il a sa place dans l'Administration du Cap : le tribunal civil ne chôme pas. Plaatje doit par exemple interpréter dans une affaire de vol entre deux dames afrikaner ; la voleuse s'est trahie par ses achats et il remarque avec une pointe de condescendance « qu'il s'agit d'une famille afrikaner de *mahlwembu* (nécessiteux en xhosa) »...

Le petit interprète deviendra le premier secrétaire de l'ANC fondée à Bloemfontein en 1912, et surtout l'avocat lucide et infatigable de la cause des Noirs, tous spoliés par la loi foncière de 1913, qui attribuait 87 % des terres à 13 % de la population. « Nous sommes devenus des parias sur notre propre terre » écrivait-il en introduction à son livre *Native Life in South Africa* — toujours inédit en français, paru en 1916, alors qu'il s'agit d'un grand livre, lucide et émouvant (2).

Ce qu'il avait vu chez les Barolong l'avait édifié et il avait com-

(1) Sol Plaatje, *Mafeking diary : A Black Man's View of a White Man's War*, édité par John Comaroff, Johannesburg, Southern Book Publishers, 1989, p. 50.

(2) Sol Plaatje, *Native Life in South Africa*, Londres, Longman, 1987.

pris que le pire allait venir. L'alliance avec les Britanniques à laquelle il avait cru et dont il avait vu dans la commune défense de Mafeking une préfiguration, ne résista pas aux dures réalités de l'impérialisme. Les droits civiques accordés aux Noirs dans la province du Cap, en sursis après la création de l'Union sud africaine en 1910, faisaient presque de Plaatje un citoyen, en tout cas un sujet dont les politiciens blancs courtoisaient les votes dans les élections locales. Cette « franchise » du Cap, ces droits civiques, n'étaient-ils, comme l'entendaient les Boers, que les résidus d'une époque révolue, celle dans laquelle Livingstone et Moffat évangélisaient les Batswana sous la fêrule bienveillante de la Reine Victoria ? Étaient-ils, au contraire, les premiers signes d'une participation noire à une constitution dans laquelle chaque homme aurait une voix ? Plaatje voulait croire que tel était le cas ; il venait trop tôt, mais il avait vu juste. Misère et violence furent les conséquences de la loi foncière et de la division raciale de l'espace. Ce que Plaatje n'aurait pu prévoir, par contre, c'est que les

successeurs de l'armée boer, la *South African Defense Force*, devaient entrer en libérateurs à Mafeking — Mmabatho en mars 1994 pour mettre fin à la pseudo-indépendance du Bophuthatswana et à la tentative de putsch de l'extrême droite blanche. Ainsi s'achevait, au moins sur le papier, le régime des bantoustans, conséquence ultime, de la séparation forcée et inique des terres décidée en 1913. Pour la première fois, l'espace du pays devenait homogène : la lutte de Plaatje et de ses successeurs avait été longue, mais n'avait pas été vaine... (3).

Alain Ricard

(3) Deux biographies passionnantes ont été consacrées à ces personnages exceptionnels : Brian Willan, *Sol T. Plaatje*, Johannesburg, Ravan Press, 1984. Tim Jeal, *Baden Powell*, Londres, Pimlico, 1989. Il faut souhaiter aussi que soient traduites en français les œuvres de Sol Plaatje, l'un des intellectuels noirs les plus importants du siècle en Afrique du Sud, dont l'œuvre a été peu à peu tirée de l'oubli au cours des vingt dernières années.